

JEAN PRÉVOST

**Nous marchons  
sur la mer**

*Trois nouvelles  
exemplaires*

*nrf*

GALLIMARD







**NOUS MARCHONS SUR LA MER**

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

### TIRAGES RESTREINTS

TENTATIVE DE SOLITUDE (N. R. F.) *épuisé.*

BRULURES DE LA PRIÈRE (N. R. F.) *épuisé.*

BRODERIES DE MARIE MONNIER (chez l'Auteur) *épuisé.*

### ROMANS, BIOGRAPHIES, ESSAIS

MERLIN, petites amours profanes (N. R. F.).

LA VIE DE MONTAIGNE (N. R. F.).

PLAISIRS DES SPORTS, essai sur le corps humain  
(N. R. F.).

ESSAI SUR L'INTROSPECTION (Au Sans Pareil).

POLYMNIE, cinéma et arts mimiques (Émile Hazan).

DIX-HUITIÈME ANNÉE (N. R. F.).

LES FRÈRES BOUQUINQUANT (N. R. F.).

LES ÉPICURIENS FRANÇAIS (N. R. F.).

JEAN PRÉVOST

# NOUS MARCHONS SUR LA MER

Trois nouvelles exemplaires

*Quatrième édition*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune. (vii<sup>o</sup>)

*Il a été tiré de cette édition, après impositions spéciales, cent neuf exemplaires in-quarto tellière sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane de la Nouvelle Revue Française, dont neuf exemplaires hors commerce marqués de A à I, cent exemplaires réservés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, et six cent quarante-sept exemplaires sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix-sept exemplaires hors commerce, marqués de A à Q, six cents exemplaires numérotés de 1 à 600, et trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 601 à 630.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1934.*



Ces aventures d'esprit touchent des points éloignés de l'homme. Au moment de les réunir, j'essaie de marquer au centre la trace du compas.

★  
★★

On répondait à nos questions d'enfants ; nous redemandons ce bonheur quand personne déjà ne peut plus répondre. Les uns guérissent d'interroger. Les meilleurs apprennent que les hommes sont muets, ils interrogent les choses. Alors les sciences les détournent, leur offrent des *faveurs* au lieu de livrer des *secrets*. D'autres contentent ce besoin, légué par l'enfance, par des consolations d'enfance, des berceuses. Ceux qui continuent à chercher de toutes leurs forces s'étonnent de voir leur désir de connaître, qui semblait si proche de l'amour, opérer des destructions continuelles.

Pendant mes crises d'exigence, je cherchais de

l'aide dans les livres ; alors je me disais souvent : « Si l'auteur avait fait seulement un pas de plus... » Mais tous s'arrêtaient juste au seuil des merveilles ; je les détestais, je croyais deviner la raison de leur faiblesse : aucun penseur, même loin en chemin, n'oubliait assez *le reste* de l'homme ; surtout ceux qui croyaient oublier leur corps emmenaient toutes les aises de leur esprit ; ainsi chaque pensée neuve se trouvait, dans le penseur même, jugée par une foule, jugée par le reste — avec trop d'indulgence au début, trop de méfiance ensuite, comme jugent les foules. Faute d'oser se perdre, les penseurs ne trouvaient rien.

Et moi, où aller seul ? A côté de ces problèmes, c'est chose facile, vraiment, que l'attitude envers la destinée. Facile de se refuser ce qu'on aime, de rire de la mort : et si même les plus forts ne peuvent s'empêcher de souffrir, même les plus taibles peuvent oublier qu'ils ont souffert. On saurait se résoudre à ne rien espérer, mais on voudrait avoir connu ou compris, avoir une fois saisi autre chose que soi-même.

Les apôtres, les martyrs ont ce bonheur que leurs actions semblent répondre et ne leur laissent qu'une seule idée ; pour penser avec joie, il leur suffit des vertus qui luttent contre la

destinée. Quand il faut du courage physique pour affirmer, quelle assurance, et quand on a renié par peur, quelle certitude après le chant du coq... Dès que ce courage est appelé, il balaie les hésitations même qui ne semblaient pas ses vassales.

Les savants ont le bonheur de ne viser qu'un point, de se perdre édans le détail, et de mesurer leurs résultats d'après leurs efforts. Heureux, en tous domaines, ceux qui peuvent répondre aux *problèmes* par des *victoires*.

Mais ceux qui n'inventent pas, qui viennent interroger la trouvaille des autres, la comparer à leurs questions et à toutes les autres réponses ? Ceux-là s'étonneront peut-être d'un succès bien curieux : sitôt sortis des disciplines locales, dès qu'ils cherchent ce qui touche l'âme, ils trouvent ce qu'ils cherchent, rien d'autre. Devant ce qu'on nous apporte, et qu'on prétend tiré des secrets du ciel et des entrailles de la terre, nous ne découvrons pas de substance assez étrangère. Dans l'histoire des religions et des sciences, nous reconnaissons partout l'esprit humain, toujours le même. Et qui ferait de cet esprit l'objet de son étude particulière la jugerait d'abord la plus vaste, ensuite la plus étouffante.



Un père à craindre et à aimer, qu'il vaut mieux aimer que craindre, des biens qu'on peut obtenir en les demandant humblement, on appelle cela une révélation ? Je sais que je crains de mourir, que je ne perds pas vite l'habitude de considérer comme vivants mes proches qui sont morts, et qu'il me reste de mon enfance des craintes inavouées dans la nuit. Que m'offre-t-on, avec l'Éternité, la résurrection, l'éternelle lumière, sinon le contentement de ces refus, et une promesse qui fasse attendre mes curiosités ? Le Paradis, c'est ce que j'ai espéré. L'Enfer même, c'est ce que j'ai *espéré craindre* : de même que chaque tristesse ou chagrin de l'esprit *veut durer* et résiste à la joie, de même chaque frisson, chaque inquiétude où l'on n'ose pas se retourner ne veulent pas être vains, et veulent qu'un objet leur réponde.

Ces mystères même de la foi catholique, qui lui laissent plus de prestige qu'aux autres, on découvre vite qu'ils ne sont que nos conflits : notre esprit veut l'unité, nos sentiments et nos sens veulent plus d'une image : quand l'homme veut se retrouver, se réunir devant une idée, une tentation ou une épreuve, il évoque du doigt ses

pensées sous son front, puis ses sentiments dans sa poitrine, puis ses actions à leur racine, dans ses épaules : c'est le signe de la Croix. En parcourant les axes de son être, c'est la Trinité qu'il nomme. Rédemption, conflit de la souffrance étonnée et du besoin d'amour. Et l'Incarnation, est-ce autre chose que notre propre mystère, l'impossibilité où restent notre verbe et notre chair de se saisir l'un l'autre, et leur union ? Ainsi la joie de communier avec une Présence intérieure « tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé » ne révèle que l'homme, et ferme les Cieux inconnus.

Les croyants rejettent sur Dieu ce défaut d'invention : c'est Lui qui aurait créé l'homme à son image. Il faudrait alors, auprès du Dieu qui garantit la connaissance, la justice, la famille, et qui a créé les Occidentaux à son image, poser un Dieu exalté et guerrier, un Dieu plein de mansuétude et de détachement, qui auraient créée à leur image l'Islam et l'Extrême-Orient ; d'autres Dieux n'ont créé qu'une île à leur fantaisie. Les croyants remarquent aisément que *les autres* religions adorent en Dieu une image de l'homme. L'idolâtrie, c'est la religion des autres.

La religion prétend se mettre au-dessus de la raison, quand il s'agit d'être admise, mais

chaque religion prétend que la raison la fasse préférer.

« Trop d'orgueil », dit le croyant à l'incroyant. « Pas assez de courage », réplique l'autre. Plus d'orgueil aussi chez le croyant, mais caché dans son espérance, et il ne l'y reconnaît pas.

Ce conflit n'est qu'un choix de l'âme : ridicule engin que l'exégèse ; triste cuirasse que l'apologétique. Croyance et incroyance ne doivent s'affronter que les mains nues, le corps nu, chacune avouant ses faiblesses ; alors elles se sentent sœurs ; chacune garde encore son orgueil, mais toutes deux se dépouillent de leurs vanités — et de celle de se combattre ; toutes deux n'ont qu'un seul ennemi, l'incertitude.

Ni les philosophes ni les savants n'ont pu nous faire une religion sans Dieux, ni trouver pied sur une certitude plus certaine. « Tout était ensemble, mais l'Esprit vint et il ordonna tout. » Anaxagore et les anciens pensaient ainsi la création du monde ; nous sommes revenus à supposer seulement que telle est la genèse de nos pensées : cette modestie, ce retour sur nous font le seul vrai progrès de la philosophie.

« Tu ne peux pas connaître ce qui n'est pas,

cela n'est pas possible, ni l'exprimer », disait candidement Parménide, « car une seule et même chose peut être conçue et peut être... De toute nécessité, cela doit être, qui peut être pensé et dont on peut parler... » L'existence des choses, il suffit du Verbe de Dieu pour la faire, du verbe de l'homme pour la prouver. Nous sommes toujours, sans le savoir, l'univers de plier selon nous. L'harmonie préétablie n'est qu'un expédient fragile pour rendre ses titres aux vieilles prétentions de l'esprit. Les catégories de Kant restent timides, pour rappeler l'esprit à lui-même ; s'il avait cherché l'homme et l'esprit ailleurs que dans les abstractions, il aurait mieux reconnu les exigences de l'esprit dans nos images du monde.

Au milieu des équations les plus complexes le signe *égal* tend les deux bras comme un homme qui atteste l'équité et nous rappelle quelle symétrie commande à notre esprit notre structure ; en physique ou chimie, la balance, de même. L'idée antique et la plus simple de l'atome, d'où est-elle venue avant tous calculs, sinon de notre besoin d'élément et d'unité ? Kanada, Démocrite, Épicure, en supposant des atomes, n'ont pas eu des pressentiments merveilleux : ils ont dit sur la matière l'une des deux ou trois choses que l'es-

prit humain puisse dire, et que peut-être il redira toujours. Atome, infini, vieilles affirmations gratuites, et nécessaires, pleines de mystère, situées par des négations et qu'on n'arrivait à nommer et à définir que par ces négations mêmes. Et, comme dans la religion, atome et Unité une fois posés ne suffisent plus : il faut l'un en même temps multiple, le centre lié et opposé à divers satellites selon un certain équilibre : car c'est le plus intime sentiment que ressent l'homme de lui-même et c'est l'image que nous reformons toujours de l'atome et de l'Univers, image née peut-être du même besoin que le dogme de la Trinité, à peine moins simple et moins mystérieuse. « L'un et le multiple s'engendrent l'un l'autre. »

Ce mot était dit aussi de l'Univers par Empédocle, et cela aussi nous pouvons le dire de l'esprit humain. Le poète d'Agrigente équilibrait l'Univers par l'amour et la haine ; nous disions électricité positive et négative, et c'est par la force centrifuge et l'attraction universelle que nous maintenions les distances des planètes et des satellites : les mots du Grec sont plus beaux, à peine moins mythiques. Si les nôtres du moins, si les vues d'ensemble de nos sciences étaient la conclusion des observations et des calculs ?



Que des hypothèses opposées puissent employer les mêmes faits ne découragerait pas encore : une nouvelle découverte pourrait un jour nous faire choisir ; mais, pour résulter des calculs, les vues d'ensemble devraient au moins s'y accorder *parfaitement*, et nous ne connaissons pas même la loi du mouvement de la lune. Les Anciens, qui ont presque tout dit avant de rien savoir, nous montrent les hypothèses dans leur mythe et leur nudité, et témoignent de la monotonie de l'invention humaine.

Lorsque vous avez pris connaissance de l'hypothèse de Laplace, n'avez-vous pas senti un intime, un harmonieux plaisir ? Vous n'y aurez pas pris garde, ou vous vous en serez su gré : vous ne saviez pas que l'esprit doit se méfier de ses plaisirs. De nouveaux calculs ont rendu l'astronomie plus modeste devant les objets plus proches : il a fallu abandonner pour le système solaire l'hypothèse de Laplace. Mais elle était si bien façonnée selon l'esprit humain que l'esprit aujourd'hui l'impose aux faits qu'il connaît plus mal : voilà l'hypothèse de Laplace adoptée pour expliquer la formation des nébuleuses.

Nos plus subtils savants forment l'hypothèse que la structure des univers pourrait bien être

analogue à celle des atomes. Telles sont notre exigence et notre pauvreté.

Il n'est même point vrai que les hypothèses soient adoptées, comme le voudraient les empiriques, parce qu'elles cadrent avec les faits. Les *atomes crochus* expliquaient commodément les combinaisons chimiques ; on n'en a point fait cas, non plus que des hypothèses de Descartes sur l'aimant, ni des images qui servaient à Maxwell pour figurer l'éther : tout cela a laissé moins de traces que les rêves de Léonard sur les ondes, que les belles imprudences de Pythagore, de Démocrite, de Lucrèce ou de Kepler. Ce ne sont point de purs observateurs qui font dans les idées cosmiques les grandes révolutions ; ce sont des hommes plus complètement hommes, des têtes harmonieuses plus dociles aux demandes de leur esprit, et qui prennent par là l'empire sur le nôtre.

Si les derniers venus dans les sciences naguère exactes, Einstein, Eddington ou Jeans, méditaient sur les cosmogonies antiques, j'espère pour eux qu'ils en seraient d'abord effrayés. Peut-être manque-t-il à ces meilleurs connaisseurs du monde de connaître en même temps l'esprit humain, pour se défendre d'accorder à leur esprit ce qu'obscurément il réclame. Hypothèses,

vues générales, ne sont point faites pour répondre aux questions des hommes, mais pour questionner les choses. Chacun le sait, et chacun l'oublie.

Les faits s'ajoutent, mais les vues d'ensemble se succèdent ; pour quelques pierres qu'il apporte, chaque inventeur abat l'édifice d'autrui, construit le sien, dont un autre reprendra toute la matière pour faire tenir, dans un nouveau palais, une seule nouvelle pierre, et une forme selon lui.

Pourrait-on méditer seulement sur les *pierres*, ou faut-il s'enchanter de la beauté de ces reflets de l'esprit ? Faut-il les trouver plus vrais qu'un Père qui serait aux Cieux, ou nous y plaire davantage parce que c'est un esprit humain, et contemporain, qui se trouve le père de ces Cieux ?

Foi, contemplation, notre prison murée de miroirs nous paraît infinie, jusqu'au moment où nous reconnaissons notre image.

★  
★ ★

Si nous pouvions nous satisfaire de notre image. Là du moins, par des polémiques intestines ou par désespoir, la pensée s'est souvent humiliée elle-même, qu'elle ait, avec Héraclite,

décrit sa *dérive* sans l'aimer, ou qu'elle ait avec Bergson essayé de s'en enchanter elle-même. L'esprit se voit mobile et passager. Faut-il le croire davantage dans ses humilités que dans ses présomptions ?

Peut-être dans ce vertige du passage une illusion nous amuse-t-elle encore : nos sens ne saisissent pas des états, mais des changements seulement ; même la vue, seul sens qui nous fasse imaginer l'immobile, est bien plus sensible aux mouvements qu'aux formes et aux couleurs ; nous pouvons supposer aussi que nos sens intérieurs n'aperçoivent que ce qui change. Nous réussissons si peu, en nous regardant, à nous voir comme des êtres ; nous nous jugeons tellement plus fluides qu'autrui ; nous nous trouvons si fortement changés devant les choses, même quand nous continuons d'y réagir presque de la même façon, que nous devons nous tromper aussi par là.

D'ailleurs ceux qui sentent qu'ils changent aiment trop leur *dérive* ; ils s'en servent pour combattre les mots et les exigences des mots, pour passer à travers le réseau des limites et des nécessités qu'a tâchées et subies l'expérience vulgaire ; une grande espérance les emmène vers une autre espèce d'absolu, le cœur encore, qui



*nrf*